L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 5 MAI 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 5 MAI 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Une nouvelle phase de la question irlandaise.

Nous ne connaissons rien d'intéressant à suivre du regard comme le spectacle de la lutte, plusieurs fois séculaire, de l'Irlande contre l'Angleterre, pour s'en affranchir. Elle a pris toutes les formes imaginables, cette lutte ; elle a eu sa phase guerrière, sa phase agraire, sa phase parlementaire. Par une fatalité que l'on ne peut s'expliquer que par la misère à laquelle elle a été réduite, par l'infériorité des moyens d'action qu'elle avait à sa disposition, l'Irlande a toujours été vaincue. Si tenace, si opiniâtre qu'elle fût, elle a eu le malheur d'avoir à lutter contre un peuple plus puissant, plus riche et au moins aussi tenace, aussi opiniâtre qu'elle l'est elle-même.

Un jour, pourtant, elle s'est crue maîtresse du terrain. Le grand vieillard, comme on appelle M. Gladstone, avait osé prendre en main sa défense. Il pouvait y perdre sa popularité ; il pouvait y perdre le pouvoir ; il ne recula devant rien. Il mit à défendre sa cause tant d'ardeur, tant d'éloquence, qu'il emporta d'emblée la victoire devant les Communes. Mais la Chambre haute resta sourde à tous ses appels. Prières, menaces, rien n'y fit. Les Lords se montrèrent inébranlables.

Ils opposèrent obstinément leur véto, la volonté des élus du corps électoral. Pour tenter de leur forcer la main, il fallait recourir à la violence, changer la Constitution, supprimer cette grande et vieille aristocratie à laquelle le pays doit non seulement toute sa grandeur, mais aussi, faut-il le dire ? toutes ou presque toutes ses libertés. On aurait tort de l'oublier, l'Angleterre a toujours été, non pas une monarchie proprement dite, mais une véritable république aristocratique. Nous avouons franchement ne pas comprendre ce peuple dans son passé, ni même dans son état présent, sans son ancienne et puissante noblesse. Ce qui fait la force de l'Angleterre, toute la durabilité, c'est qu'elle a su de tout temps se rajeunir adroitement par l'admission dans son sein d'hommes nouveaux qui s'étaient illustrés par les services qu'ils avaient rendus à la nation.

On conçoit que M. Gladstone ait reculé devant la suppression de la Pairie, ou tout au moins, d'une partie des privilèges dont elle a toujours joui. Mais, tout en abandonnant sa tâche, le grand vieillard ne délaissait pas la cause de l'Irlande.

Si disait-il, en présentant son bill, la résistance à l'autonomie devient trop vive, trop obstinée, si elle se prolonge trop, la question pourrait bien prendre un caractère international.

C'est ce qui arrive, en effet à l'heure qu'il est. La retraite forcée de M. Gladstone a mis fin à la lutte parlementaire en faveur de l'autonomie ; mais les Irlandais ne se sont pas tenus pour battus. Ils se sont emparés de l'idée de leur éloquent défenseur. Plus énergiquement que jamais, ils réclament leur indépendance.

Les voici qui fomentent l'agitation aux Etats-Unis et ailleurs, où abondent les Irlandais et fils d'Irlandais devenus Américains. Dans tous les Etats de l'Union, il y a des réunions de patriotes qui se déclarent partisans et avocats de l'Irlande. Il s'agit de réunir une grande convention dont le but est d'attirer l'attention du monde civilisé sur la situation malheureuse de l'Irlande. Le grand argument qu'employaient les ennemis des libertés irlandaises consistait à dire que la population de cette île était turbulente, incapable de se gouverner elle-même et de vivre sous un régime libéral. Il est arrivé au pouvoir un parti, celui de M. Gladstone, qui a traité les Irlandais avec douceur, qui a mis fin à presque toutes les avanies dont ils étaient auparavant l'objet, et ils sont rentrés dans le calme, dans l'ordre.

La Reine elle même dans son dernier discours de la couronne, était forcée d'en convenir.

Il est donc temps, grandement temps que l'on accorde à ce peuple les libertés qu'il réclame.

Ce n'est certes pas nous qui critiquerons le mouvement patriotique qui vient de s'inaugurer. Nous lui souhaitons sincèrement le succès le plus complet.

Les escadres européennes à Kiel.

Voici, d'après les nouvelles reçues jusqu'ici par les bureaux de la marine à Berlin, la composition des forces navales étrangères à la revue du 19 juin prochain que passera l'empereur Guillaume dans le port de Kiel.

ANGLETERRE.—Toute l'escadre de la Manche, placée sous les ordres du vice-amiral Fitz-Roy et du contre-amiral Dale, et comprenant les 4 cuirassés de 14,000 tonneaux, le *Répulse*, la *Résolution*, l'*Empress of India* (contre-amiral), le *Royal-Saverein* (vice-amiral), le croiseur de 9,000 tonneaux le *Blenheim*, le croiseur de 7,300 tonneaux l'*Endymion*, les croiseurs de 2e classe *Apollo* et *Andromache*, le croiseur de 3e classe *Bellona*, les avisos torpilleurs *Speedy* et *Speedwell*.

AUTRICHE.—Une division de l'escadre permanente, sous le commandement de l'archiduc Charles-Etienne, comprenant les croiseurs protégés à éperon *Empereur-François-Joseph* (4,200 tonneaux), *Impératrice-Elisabeth* (4,000 tonneaux) et *Impératrice-Reine Marie-Thérèse* (5,400 tonneaux).

DANEMARK. — Les croiseurs de 3e classe (1,280 tonneaux) *Hécla, Geiser*, et quatre torpilleurs de 1re classe, commandés par l'amiral Brunn.

ESPAGNE.—Le cuirassé de 9,900 tonneaux *Pelayo* (pavillon-amiral), le grand croiseur *Infante Marie-Thérèse* (7,000 tonneaux) et le croiseur de 2e classe *Marquis-de-Ensenada* (1,046 tonneaux).

ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE.—Les croiseurs de 1re classe *Columbia* et *Minneapolis* (7,500 tonneaux), *San Francisco* et *Newark* (2,000 tonneaux). le croiseur de 1re classe *Marblehead* (2,000 tonneaux).

FRANCE.—Le cuirassé d'escadre *Hoche* (capitaine de vaisseau Foret), le croiseur cuirassé de 1re classe *Dupuy de-Lôme* (capitaine de vaisseau Huguet) et le croiseur de 3e classe *Cosmao* (capitaine de frégate Dufayot de la Maisonneuve)

ITALIE —Sous le commandement du duc de Gênes, qui montera le yacht royal la *Savoie*, l'escadre italienne sera composée de deux divisions.

1re Vice-amiral Accini.—Cuirassés *Re Umberto* et *Andrea Doria*, beliers torpilleurs *Aretusa* et *Stromboli*.

2e Contre-amiral Grandville, cuirassés *Sardegna* et *Ruggero di Lauria*, beliers torpilleurs *Etuvia* et *Partenope*.

NORVÈGE. — Les canonnières de 1er rang *Viking* (1,113 tonnes) et *Sleipner* (588 tonnes), et 6 torpilleurs de 1re classe.

PORTUGAL. — La corvette-cuirassée *Vasco de Gama* (2,400 tonneaux);

ROUMANIE —Le croiseur protégé *Elisabetta* (1,300 tonnes), et le vapeur à hélice *Mircea* (350 tonnes), sous les ordres du colonel Orscanu.

RUSSIE.—La désignation n'est faite encore que pour un seul des trois navires qui doivent figurer à la revue ; c'est le grand croiseur cuirassé *Burik* (de 11,000 tonnes).

SUÈDE.—Les cuirassés à tourelles *Gota* et *Thule* (3,100 tonnes), et la canonnière de 1re classe *Edda* (639 tonnes).

Il y aura en tout dans le port de guerre de Kiel, 50 navires étrangers, avec 12 amiraux, environ 700 officiers et 15,000 hommes d'équipage.

Quant aux navires de guerre allemands, ils seront environ 30, outre 4 divisions de torpilleurs, le personnel impérial s'élèvera à 400 officiers et 10,000 hommes des équipages de la flotte.

La statue d'Emile Augier.

Le jury des Champs-Elysées a définitivement éliminé, dans sa dernière séance le projet de statue à Emile Augier, présenté par Mme la duchesse d'Uzès, et qui était destiné à figurer sur l'une des places de Valence.

Cette décision a donné lieu à quelques incidents qu'il est piquant de rappeler, ne fût-ce qu'à titre de renseignement. C'est le 9 avril, que le jury des Artistes français s'est trouvé, pour la première fois, en présence de la maquette de Mme d'Uzès. Après une longue discussion, elle fut refusée par 26 voix contre 1. Pas d'utilité à nommer cet unique opposant.

Peu de jours après avait lieu l'intéressante et légendaire opération connue sous la rubrique significative de *repêchage*. Le jury persista dans son opinion ; mais une voix se joignit à celle de M.... pour tenter le sauvetage de l'œuvre condamnée. Vingt-quatre voix contre deux, en somme, ont prononcé l'exécution.

Le vote a été émis au milieu d'un silence absolu. Personne n'a pris la parole pour défendre le projet. Un des opposants a lu alors une lettre de Mme la duchesse d'Uzès qui demandait simplement à retirer son œuvre et a décliner la sentence du jury. Mais cette solution a été repoussée au nom des règlements qui s'y opposent, en effet.

Lorsque Mme d'Uzès aura été avisée, dans la forme accoutumée, du rejet de son projet, à ce moment-là seulement elle pourra reprendre ses plâtres.

Impossible de décrire l'agitation causée par cet événement dans le monde des artistes. Que fera maintenant la ville de Valence ?

LA PRESSE.

Monsieur l'Editeur,

Sous ce titre presque solennel, avec ce grand nom éclatant et moderne, et quand il s'agit de ce que nous nommons pompeusement le Quatrième Pouvoir de l'Etat, sinon le Premier—car modestie oblige—convient-il d'être absolument grave, de mesurer ses phrases dans la monotonie d'une composition rigoureuse, ou de verser à ses lecteurs hebdomadaires—braves gens qui n'en peuvent mais—une trop forte dose d'opium ou de pavots somnifères ?

En conscience, ne pouvions-nous pas choisir un sujet moins sérieux ou moins lourd, moins béotien, de plus vif intérêt et de lecture plus facile, moins prétentieux et plus agréable, et qui eût eu toute une gaieté de mai fleuri, de printemps qui chante et de poésie par les buissons de mûres roses aimées des ours ?

Car nous sommes en mai—le mois des fleurs, des parfums et des amours,—le mois où le moqueur, le plus joyeux des oiseaux de la Louisiane et le plus intéressant de ses poètes, jette librement à qui les veut, excepté pourtant aux citadins de l'Opéra, ses strophes peut-être moins brillantes et moins classiques que celles du rossignol, mais certainement plus mordantes, plus originales et plus variées. Nous sommes au mois des nids et de la création. Car c'est en mai que le monde a été créé, dans l'aube et d'une tendresse. Les oiseaux chantaient.

Mais le mois de mai, le plus beau de l'année,—quand il n'y pleut pas trop—celui du sourire aux lèvres, des chansons dans les cœurs et de Galathée s'enfuyant derrière le rideau des saules, *ad salices*, comme dit Virgile, est aussi le mois que l'Association de la Presse louisianaise, qui appartient, elle aussi, à la grande et nombreuse famille des ailés et des oiseaux, des musiciens et des chanteurs, puisqu'elle se compose d'hommes de plume et de plumocrates, de virtuoses et d'artistes, choisit pour ses assises littéraires, pour sa fête de printemps et de renouveau, pour sa gracieuse visite à la petite ville louisianaise qu'elle entend honorer de sa présence et chanter, voire même pour sa poétique excursion dans les champs et les campagnes, sur les plantations où travaillent les hommes aux bras noirs, sous les magnifiques chênes verts des Attakapas ou des Opelousas, le long des sinueux bayous où les crocodiles ont encore des têtes de dieux égyptiens, par les lacs que n'infectent pas encore des nuées de moustiques sanguinaires, où sur le majestueux Mississipi tout fier de ses puissants steamboats et qui a perdu le souvenir des pirogues indiennes, des îles flotantes, des hommes cuivrés et de Châteaubriand.

Car si l'écrivain, le journaliste ou le plumocrate du Quatrième Pouvoir, qui est un savant, qui connaît la politique, l'économie politique, la mécanique, la physique, la chimie, la philosophie, l'histoire, la géographie, la météorologie, la rhétorique, la grammaire et l'orthographe, parfois même la versification et la prosodie latine, doit nécessairement savoir comment on plante la canne à sucre, à quelle saison le maïs doit se sème et à quelle distance, pourquoi l'on irrigue abondamment le riz aux épis blonds, et s'il n'est pas un moyen de détruire les chenilles qui dévorent le coton et les parasites de toute espèce qui rongent la plante et l'agriculteur. N'ignorant déjà aucun des rouages de l'*Usine centrale* et familier avec la fabrication du sucre au *racuum pan*, il doit apprendre que le chêne du Tèche pousse du gland, que les Attakapas étaient des Indiens anthropophages, que le crocodile ne pleure jamais et n'a jamais pleuré, que le *bayou* à l'étimologie introuvable est une *petite baie*, que le lac aux eaux calmes et dormantes, aux *boscoyants* pointus semés sur ses rives, près des cypres à barbe espagnole et végétale, a d'abondante friture, de truites, de perches et de *patassas*, et que ce sont ordinairement sur ces *boscoyants* singuliers, inconnus de Buffon lui même, que les aigrettes bleues et blanches, près des hérons au long bec, se posent dans toute la grâce de leur élégance féminine et toute la beauté de leur éclatant plumage. Et si le très vilain sexe auquel nous appartenons par droit d'infériorité ne compose pas, Dieu merci, toute l'Association de la Presse louisianaise, si l'autre, le meilleur et le mieux fait, contribue pour beaucoup au charme et à l'ornement d'une société choisie et distinguée, il est bon que la femme elle même, artiste et poète, curieuse aussi, voie de ses propres yeux l'aigrette blanche, vivante et svelte sur les bords de nos marais, de nos lagons et de nos lacs tout bordés de grands nénuphars verts aux fleurs rosacées et superbes.

Est-ce que la plume de l'aigrette, aujourd'hui comme aux temps de Henri IV, ne donne pas à la coiffure des femmes un air fier et charmant ?—Car la mode est un cercle éternel dans lequel tourne l'espèce humaine, et nous en reviendrons aux bolivards de nos aïeux.

Quant à l'homme, s'il préfère naturellement la plume d'aigle à la plume d'aigrette, il peut la trouver au faite des vieux arbres où le roi des oiseaux parfois niche encore, bien que devenu fort rare et moins commun que le carencro, le canard, le gros-bec ou tout autre oiseau plus vulgaire, plus prosaïque et incapable de fixer le soleil. Les aigles s'en vont. Les hommes, du reste, écrivent maintenant avec une plume d'acier ou d'or, sans mieux écrire pour cela.

Mais le journaliste louisianais manquerait certainement aux devoirs de sa profession s'il oubliait de parcourir en excursion de plaisir quelque douzaines de milles du majestueux et souverain Mississippi, le Père des Eaux et l'incomparable *Meschacébé* des Indiens disparus. Car ce fleuve ne doit pas lui être inconnu. Il faut qu'il en étudie la largeur, la profondeur et les lois. Il importe qu'il mesure la hauteur de ses levées, qu'il en détermine la force et l'épaisseur, et qu'il les soumette à la science de la dynamique et de l'hydraulique. Il est nécessaire qu'il coopère avec les ingénieurs de l'Etat eux-mêmes, qui sont également des savants et des hommes de génie — *ingenium*. Nous savons trop combien terribles, dévastatrices et épouvantables sont les inondations du Mississippi gonflé, révolté et trouant ses remparts de terre et ses fortifications impuissantes. Le journaliste de génie, campagnard ou citadin, qui trouverait le moyen de supprimer les inondations du fleuve ou de boucher les crevasses à temps, sans perte et sans ruine pour les agriculteurs et la plantation, mériterait une haute statue de bronze et de reconnaissance sur la rue Canal, près de celle de Henry Clay—l'illustre et le très éloquent Protectionniste dont s'honorent à bon droit les Etats-Unis et la République. Et qui sait ? Pourquoi non ?.... Edison lui-même a vendu des journaux.

Mais—sans autre circonlocution de bavard et de journaliste — c'est Donaldsonville qui, cette année, a été la ville de choix, de préférence, de prédilection ou de faveur de l'Association de la Presse Louisianaise C'est elle qui a eu l'honneur, qui a été sacrée et couronnée, qu'il conviendrait de chanter dignement en vers alexandrins d'héroïque facture. La prose, terne et sans rayons, traînant lourdement et péniblement ses pas d'aptère, ne convient pas dans la circonstance. Il faudrait la Muse.

Donaldsonville, certes, n'est pas une très grande cité, et ses habitants ne sont pas aussi nombreux que ceux de la Nouvelle-Orléans elle-même ; mais Donaldsonville n'est ni sans âge, ni sans histoire, ni sans illustration. Elle est majeure. Cette ville, aux temps où la Louisiane n'avait qu'une conscience, ne parlait qu'une langue et ne comptait pas que des avocats et des politiciens dans sa Législature, était la capitale de l'Etat, *caput*, comme Rome fut la capitale de la République romaine. Les représentants des Attakapas, *racachas* aux talons, large *sombrero* sur la tête et *cachambo* aux lèvres, s'y rendaient à cheval en passant par la Butte à la Rose. Les chemins de fer, amis de la Presse et merveille de la civilisation moderne, n'avaient point encore jeté leur réseau sur nous et changé les conditions politiques, économiques, sociales et morales du monde. Les lois n'en valaient pas moins, du reste, ni les gens, et les grèves sanglantes du travail ne mettaient pas en doute l'honnêteté et la générosité du capital.

Mais si Donaldsonville n'est plus aujourd'hui la capitale politique de la Louisiane, et si Bâton-Rouge possède maintenant cet insigne honneur, sans doute à cause de son nom et de sa légende indienne, la ville du brave Donaldson, très gracieusement assise sur les bords du fleuve et du bayou Lafourche, propre, bien bâtie, ayant de l'air et de la lumière, de larges rues plantées d'arbres, des églises, des temples, une synagogue, des sociétés de bienfaisance, des clubs, des écoles, des imprimeries, des journaux, un palais de justice, un marché, une banque, des hôtels, un quai, un pont, un ferry à vapeur, une gare, des magasins splendides, des résidences élégantes, des pompiers toujours prêts et une compagnie d'artillerie qui rappelle de glorieux souvenirs, n'en est pas moins l'une des villes les plus prospères de l'Etat. Sa population, intelligente, entreprenante, courageuse, laborieuse, libérale et prompte au progrès, l'a rendue florissante entre toutes. Et que si Donaldsonville n'est plus la poétique Créole d'autrefois, parlant la plus douce des langues avec le charme de la plus douce musique, vraiment adorable dans sa demi-nonchalance de son attitude et dans la suavité de son sourire, car son verbe est aujourd'hui plus dur, son allure plus mercantile et son nez un peu busqué dans le sémitisme de l'Orient, la ville de Donaldson, pour cela, n'a aucunement cessé d'être louisianaise, très cordiale et admirablement hospitalière. Les religions s'y donnent fraternellement la main Les partis politiques n'y sont point anthropophages. On y respecte la loi du dimanche. Le gouverneur Nicholls est né à Donaldsonville.

En vérité, Donaldsonville est une ville admirablement hospitalière, et si les nombreux membres de l'Association de la Presse louisianaise oubliaient ou pouvaient oublier le royal et magnifique accueil qui leur a été fait par la population tout entière de Donaldson, avec un cœur tout louisianais et un enthousiasme presque indescriptible, comme s'ils eussent tous été des grands hommes ou des Présidents de la République, ces messieurs se montreraient certainement d'une noire et coupable ingratitude. Ils seraient indignes de porter une plume et d'appartenir à la glorieuse confraternité des penseurs, des littérateurs, des auteurs, des écrivains et des porte-lumière. Il ne faudrait plus lire leurs journaux. Mais il n'en sera rien, bien entendu. Les journalistes ne sont point des gens malappris, et la reconnaissance ne leur a jamais fait défaut.

Donaldsonville vivra éternellement dans la mémoire de l'Association de la Presse Louisianaise.

Car jamais réception ne fut plus belle, plus cordiale, plus chaleureuse, plus enthousiaste et plus fraternelle que celle que la petite ville louisianaise a faite aux hommes de la presse et du journalisme. On n'aurait pas salué, fêté et honoré autrement des dieux ou des demi-dieux. L'artillerie a militairement annoncé les visiteurs ; la musique les a accompagnés et sérénadés ; les notabilités les ont harangués d'une façon éloquente ; on les a acclamés comme des triomphateurs ; des fleurs ont été offertes aux moins laids d'entre eux ; on les a embrassés, festoyés, désaltérés, toastés, applaudis, photographiés et fait danser. On se les disputait comme des hôtes illustres. Chacun aurait voulu en avoir au moins un. Notre vieil ami Camarine lui-même était dans la jubilation et s'écriait : *Caramba !* Donaldsonville en fête, en liesse et en joie, avait mis les petits plats dans les grands. Quant au drapeau étoilé de la République, unique dans sa beauté et dans sa grandeur, il flottait comme dans un jour de splendide victoire ou de commémoration nationale.

Mânes des aïeux vous vous êtes réjouis !

Et c'est juste.

La Presse, surtout la presse à vapeur—car la presse à bras de Guttenberg et de Hoe a fini son temps—est bien véritablement le Quatrième Pouvoir de l'Etat démocratique, sinon le premier. Car cette Presse, avec ses écrivains, ses littérateurs, ses auteurs, ses rapporteurs, ses journalistes, ses nouvellistes, ses chroniqueurs, ses savants de toute sorte et ses plumocrates en tous genre, est celle qui fait aujourd'hui l'opinion publique, les mœurs et les lois. Elle fait aussi la langue, la grammaire et le goût. La politique est son œuvre. Les gouverneurs, les législateurs et les juges sont son ouvrage. Qui donc, sans elle ou contre elle, fût-il le plus digne et le plus honorable, le plus capable et le plus dévoué, occupait ou pourrait occuper les premières fonctions de l'Etat, légiférer au Capitole ou s'asseoir sur le haut banc d'une Cour Suprême ? Dans les vieux pays d'Europe où la démocratie est douteuse encore, où la république n'a pas encore consacré les droits et les libertés de l'homme, où la parole et l'écrit ne connaissent point l'affranchissement complet de la pensée et sa manifestation légitime, la Presse fait peur au despotisme. Demain sans autre vertu que sa force latente, elle tuera ce despotisme. Et si, hier, dans un admirable rapprochement entre l'imprimerie transformatrice et l'architecture gothique, la petite lettre de métal et la grande pierre des cathédrales lançant leurs flèches dans les cieux, Victor Hugo a pu dire avec plus ou moins de vérité : "*Ceci tuera cela*" — Nous ne rêvons point et nous prophétisons sans mérite quand nous disons que la Presse tuera inévitablement les monarchies, les royautés et les empires des maîtres. Pour le repos et la sécurité de ces maîtres, qui commencent du reste à vieillir, il n'est pas très bon que le peuple sache lire, puisse écrire et s'éclairer. Et qui donc ne sait pas lire aujourd'hui bien ou mal ?

Toutefois, ici comme ailleurs, dans la république elle-même où tout n'est pas bien et où tout n'est pas juste, une Presse qui serait superficielle, peu savante, peu sérieuse, bavarde, cancanière, peu sincère, peu courageuse, peu généreuse, égoïste, pas toujours morale, de préjugés mauvais, de principes sans grandeur, d'intérêts personnels, de passions peu raisonnables et peu raisonnées, de politique où l'intrigue, la foi douteuse et l'unique souci du parti, de la classe privilégiée et de moins encore tiennent lieu de vertu, de dévouement, de devoir et de sacrifice,—si une telle presse existait ou pouvait exister—serait sans grande autorité pour le bien, ferait douter de son excellence, deviendrait dans l'Etat un Quatrième Pouvoir qui ne garantirait aucunement la moralité des trois autres. Mercantilisée comme les choses d'une boutique, au dessous de la pensée qui doit être noble, ayant perdu le sentiment de son œuvre supérieure, n'ayant plus qu'une idée confuse de la justice, indigne de son nom, de sa mission et de ce qu'il conviendrait d'appeler le sacerdoce, elle cesserait d'être la Presse. Et la voudrions-nous servile et sans indépendance, craignant de dire la vérité, n'osant point allumer le droit, tremblant par peur ou par intérêt personnel devant les problèmes politiques et sociaux dont la solution pacifique et scientifique importe au bien être des hommes et à la grandeur véritable de la civilisation et de l'humanité ? Est-elle ce qui recule ou ce qui avance, ce qui trompe ou ce qui instruit, ce qui aveugle ou ce qui éclaire, ce qui fait le mal ou ce qui fait le bien, la parole du mensonge ou le verbe sacré de la justice ?

Elle est le progrès dans le bien.

Ses ombres et ses faiblesses, si elle peut en avoir ici ou là, comme toute chose humaine à qui la perfection est défendue, ne doivent pas nous dispenser de la considérer comme excellente, de voir en elle une institution et une jouissance nécessaires, et d'en défendre la liberté comme une des libertés les plus précieuses des sociétés modernes et démocratiques au niveau montant toujours dans la lumière, dans le rayonnement et dans le développement des siècles.

J. GENTIL.

Le système des Pensions aux Etats-Unis.

L'armée des Etats-Unis est incontestablement la plus faible de toutes celles des grandes puissances du globe. Elle compte tout au plus 25,707 hommes, réellement sous les armes. On y a bien une garde nationale qui est inscrite sur les rôles et se compose de 129,000 hommes ; mais elle ne fait pas un service régulier. Quant aux prétendus 7,000,000 d'hommes de milice dont on a quelquefois parlé, ils n'existent réellement que sur le papier. Ils n'ont jamais fait le moindre service actif.

Eprouve-t-on un grand besoin de changer cet état de choses ? Nous ne le croyons pas. Les 25,000 réguliers sont employés à faire la police de frontière et à maintenir l'ordre parmi les Indiens trop turbulents. Ce qu'il faut à l'Union, c'est une forte marine, parce que c'est sur mer seulement qu'elle aura jamais à se mesurer avec un ennemi, soit européen, soit américain.

On devrait assez naturellement en conclure que l'armée de terre ne coûte au gouvernement qu'une somme insignifiante. C'est une erreur. Le chiffre seul du chapitre des pensions s'élève à $159,360,000, soit 796,800,000 francs. Le budget de la guerre, en Allemagne, ne coûte guère davantage. Or l'armée entière y est, à peu de chose près, vingt fois plus forte.

Ajoutez à cela qu'il n'y a eu, depuis plus de cinquante ans, qu'une guerre, celle de 1861 et qu'une grande partie de ceux qui y pris part, ont disparu. Il s'est glissé des fraudes formidables dans les listes des pensions. Le gouvernement a essayé, depuis plusieurs années, d'y mettre bon ordre. Mais la chasse qu'il a faite aux fraudeurs n'a guères réussi jusqu'à présent et il n'ose guères frapper ceux qui en sont les bénéficiaires, de peur de s'en faire des ennemis, des adversaires électoraux.

Il faudrait pourtant en finir avec ce régime ruineux : on parle beaucoup, aujourd'hui, du déficit. Il n'existerait certainement pas, si l'on osait éliminer de la liste des pensions, ceux qui n'y ont aucun droit et qui vivent aux dépens du Trésor qui ne leur doit réellement rien.

PARADOXES ET VÉRITÉS.

Un homme se croit quitte de tout quand il jette en souriant, au sortir du club, un louis à quelque mendiant. Une femme fait mieux : elle ne rira jamais devant un pauvre.

Comment voulons-nous recevoir du bonheur ? Nul de nous ne s'efforce d'en donner.

LA REINE NATALIE.

D'après un télégramme, la reine Natalie arrivera le 10 mai à Belgrade.

Cette nouvelle se trouve confirmée par un journal viennois, qui annonce l'arrivée de la mère du roi, pour le 10 mai et qui ajoute que, le 17 avril, huit wagons de meubles de la reine Natalie sont arrivés à la gare de Belgrade et qu'ils ont été transférés au Konak (palais du roi).

Les wagons portaient l'inscription : *Sergent fils aîné*, 180, *rue Cardinet. Déménagement.*

Le dernier mot donne lieu à divers commentaires. On se demande si la reine compte se fixer définitivement à Belgrade, ou si ce n'est qu'une visite passagère qu'elle compte rendre à son fils. Il semble que pour un séjour momentané, le déplacement de huit wagons de meubles est un peu exagéré.

Le Catholicisme en Angleterre.

Les journaux de Londres viennent de publier une lettre dont il a été question dans nos dépêches il y a quelques jours, adressée par le Souverain-Pontife aux catholiques anglais, pour que ceux qui ne sont pas catholiques en fassent également leur profit. Depuis soixante ans le catholicisme a fait de grands progrès en Angleterre, où l'on compte aujourd'hui 3,000 prêtres, 1,763 chapelles, 224 monastères, 491 couvents et 38 collèges catholiques, contre 577 prêtres, 449 chapelles, 16 couvents et 2 collèges en 1829. Il y a, en outre, en ce moment, 6 catholiques dans le ministère, 34 pairs catholiques et 74 membres de la Chambre des communes faisant profession de catholicisme. Il est vrai d'ajouter à cela que le puséisme, depuis quarante ans, sape l'anglicanisme en ce qui concerne les formes extérieures du culte, le cérémonial et la décoration des églises. Mais c'est tout. Après avoir été une sorte de fief du Saint-Siège, l'Angleterre s'est fait une indépendance religieuse à laquelle elle ne renoncera jamais. Tant qu'il y aura un esprit public anglais, le retour à l'obédience de Rome sera impossible. La famille royale embrasserait le catholicisme qu'elle y perdrait sa popularité, comme il arriva aux Stuarts.

NORD ET MIDI.

Arrivée de M. Félix Faure, Président de la République, sur la Canebière, à Marseille.

M. FÉLIX FAURE, *en voiture découverte.* —Merci, messieurs, merci.... (*La foule salue respectueusement le Président*)

UN GROUPE DE MARSEILLAIS, *avec une courtoisie pleine de dignité.*—Que M. le Président de la République soit le bienvenu au milieu de nous !

M. FÉLIX FAURE.—Votre réception me va au cœur, messieurs, et je ne l'oublierai jamais. (*Murmures flatteurs dans la foule. A un ami qui est dans la voiture présidentielle*) Cette population marseillaise est charmante, mon cher ami, évidemment ; elle est très polie, très intelligente ; mais quelle différence avec ces vibrantes populations du Nord, toujours enthousiastes, toujours gaies ! On s'en aperçoit bien quand on vient du Havre à Marseille, et j'avoue que cette froideur méridionale me glace un peu. Je n'en ai pas l'habitude. (*La voiture passe devant un café. Tous les consommateurs lèvent leur chapeau et s'inclinent en silence*) Mon cher, au Havre, vous n'auriez pas entendu un mot de ce que je vous dis.... Les acclamations couvraient jusqu'au bruit des flots. (*Il salue à droite et à gauche*)

L'AMI.—Chaque ville a son caractère particulier....

M. FÉLIX FAURE.—C'est qu'ils n'ont même pas cet accent marseillais dont on parle tant ! Au Havre, on a bien plus l'accent du Midi qu'ici ! (*La voiture s'arrête. Le maire de Marseille vient haranguer M. le Président de la République.*)

LE MAIRE, *aux premiers mots un grand silence s'établit sur toute la Canebière On entend voler les mouches, qui sont d'ailleurs nombreuses.*—Monsieur le Président de la République, nous ressentons vivement l'honneur que vous faites à notre cité. Nous n'avons pas, à Marseille, une nature expansive et bruyante, mais notre cœur est chaud et nos sentiments sont patriotiques. Peut être avez-vous trouvé ailleurs, monsieur le Président, plus d'enthousiasme et plus d'acclamations, mais vous ne verrez nulle part, je le jure, plus d'admiration ni plus de sympathie pour votre personne. (*Bravos discrets dans la foule. Bruits de cannes sur le sol, comme au théâtre*)

M. FÉLIX FAURE, *ému.*—Trop aimable, vraiment, monsieur le maire... (*A l'ami*) N'importe, mon cher, vous direz ce que vous voudrez, tout cela ne vaut pas le Nord.

UNE PETITE FILLE, *présente un bouquet et, avec un léger accent anglais.*—Monsieur le Président voulait il me permettre de lui offrir ces fleurs.

M. FÉLIX FAURE.—Yes.

ALFRED CAPUS.

Voyageurs arrivés à l'Hôtel Grunewald.

Lee A Levy, John McQuade, Geo Shepardson, New York ; M L Welder, St-Louis ; Dr R H Reid, Detroit ; Asa S Kennedy, Crowley, Lne ; Juge H P McConnick, Dallas, Texas ; Juge John Bruce, Montgomery ; R P Towner, Memphis, Tenn ; George J Reif, Indianapolis, Indiana ; H Edwards, Detroit, Michigan ; Andrew H Hill, Winona, Miss ; W A Shepard, Washington ; Alex Baterman, Pembroke, O ; J M J Clarence, Minneapolis ; B J Lehman, St-Paul ; E Raphael et femme, Houston, Texas ; Chas G Minan, Bay St-Louis Echo ; Harry G Pfohl, Pittsburg, Penn ; H Ruddock, Lne ; W D St-Clair, Chicago ; Harry Avery, Memphis, Tenn ; C Van Damk n, Baltimore ; J H Dickinson, New York City ; F J Nealy, Milwaukee ; B W Conway et femme, Misses Conway, Toronto, Ont ; J A Mackie et femme, Manitoba ; Jas Connors et fils, Duinth.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

La Caution de Wilde.

Presse Associée du Sud.

Londres, 4 mai—Le juge Pollock a annoncé ce matin sa décision dans la demande de mise sous caution de Wilde. Il a fixé la caution à 5.000 livres sterling, desquelles 2,500 seront fournies par deux répondants et 2,500 par Wilde lui même.

Socialistes Emprisonnés.

Presse Associée du Sud.

Madrid, 4 mai—La police a mis en état d'arrestation tous les membres d'un comité socialiste de Bilbao. Ils resteront en prison pendant l'enquête qui se poursuit au sujet de l'agitation provoquée dans le district et de l'excitation à la violence.

Démission du Comte Kalnoky.

Presse Associée du Sud.

Vienne, 4 mai—Le *Fremdenblatt* affirme que le comte Kalnoky, premier ministre de l'empire d'Autriche, a remis jeudi dernier sa démission à l'empereur.

Mort de la Comtesse de Kimberly.

Presse Associée du Sud.

Londres, 4 mai.—La comtesse de Kimberly, l'épouse du ministre des affaires étrangères de l'Angleterre, lord Kimberly, est morte à trois heures de l'après-midi. Son nom de famille était lady Florence Fitzgibbons, et elle était la fille aînée du troisième comte de Clare.

Confirmée.

Presse Associée du Sud.

Londres, 4 mai.— Le *Central News* reçoit de son correspondant de Vienne la confirmation de la démission du comte Kalnoky, premier ministre. Il déclare, cependant, que l'empereur François-Joseph ne permettra probablement pas au comte Kalnoky de se retirer.

Retraite temporaire de lord Kimberly.

Presse Associée du Sud.

Londres, 4 mai—Le *Pall Mall Gazette* dit que lord Kimberly abandonnera probablement temporairement le ministère des affaires étrangères, et que pendant son absence, lord Roseberry prendra la direction de ce département.

La Réponse du Japon.

Presse Associée du Sud.

St-Pétersbourg, 4 mai.— Le ministère des affaires étrangères de Russie a reçu la réponse du gouvernement japonais au sujet de la protestation faite contre l'occupation de la péninsule de Liao Tung, qui empêcherait la Russie d'avoir un port ouvert comme point terminus de sa ligne de chemin de fer trans-sibérienne.

La réponse, quoique amicale, est ferme et n'indique aucune intention du Japon d'abandonner les concessions faites par la Chine. Elle déclare que les désirs de la Russie peuvent faire l'objet de négociations et d'un traité spécial conclu directement entre le Japon et cette contrée.

Les Français à Madagascar.

Presse Associée du Sud.

Paris, 4 mai—Le gouvernement est informé que les troupes françaises à Madagascar se sont emparées de la ville de Marrowa, après un combat acharné dans lequel les soldats français se sont brillamment conduits.

Les Français ont eu un homme de tué et cinq blessés. Les pertes des Hovas sont très grandes.

La Crise Austro-Hongroise.

Presse Associée du Sud.

Vienne, 4 mai.—Le parti du gouvernement est très excité contre le comte Kalnoky, par suite du caractère blessant des raisons énumérées dans sa lettre de démission, mais en même temps, il ne semble pas disposé à supporter le cabinet Banffy, étant d'opinion que l'impolitesse du discours en dénonciation de l'attitude de l'archevêque Agliardi, doit également causer la démission du premier ministre de Hongrie.

Nouvelles Américaines.

Navires Perdus.

Presse Associée du Sud.

Port Townsend, Etat de Washington, 4 mai—Un avis de l'île Kodiak, Alaska, annonce que le steamer George R. White, de Seattle, a fait naufrage dans une tempête le 14 avril. Dix-sept membres de l'équipage ont été noyés ou sont morts de froid. Huit ont